

vasses, n'ayant pas plus de quatre à cinq cents mètres de développement, qu'il ne mit pas plus d'une demi-heure à parcourir ; mais il revint vers ses compagnons sans aucune espèce de découragement, il s'y attendait. Comme tous ceux dont l'instruction est restée des plus rudimentaires, il avait d'abord, plein d'admiration pour la science, écouté avec un profond respect la déduction de John Gilping. Le géologue lui eût affirmé en ce moment qu'il pouvait, comme Annibal traversant les Alpes, faire fondre les rochers à l'aide d'une préparation spéciale, qu'il l'eût cru aveuglément ; mais au premier insuccès, adieu la foi ; la science qui n'est pas infaillible, pour les simples intelligences n'est plus la science, et quand Dick avait vu que l'Anglais ne pouvait trouver du premier coup le chemin de la délivrance, non seulement il n'avait plus ajouté foi à ses paroles, mais peu s'en était fallu qu'il ne le prit pour un espion.

Il n'y avait plus qu'à revenir sur ses pas, exécuter la dernière partie du programme. Mais le Canadien, qui avait repris peu à peu le commandement de la caravane, exigea qu'on remit le départ au lendemain matin ; la décision était sage, car le comte d'Entraygues n'eût pu accomplir ce trajet sans d'intolérables souffrances ; mais, d'un autre côté, elle allait livrer les fugitifs pour ainsi dire à la merci de leurs ennemis.

Si Dick eût pu soupçonner la présence de ces derniers dans les excavations souterraines, il est hors de doute, qu'au lieu de conseiller le repos, il eût au contraire donné le signal du départ, quitte à ne s'avancer que lentement et selon les forces du jeune comte ; car, debout et la carabine en main, la lutte était à peu près égale, en présence surtout de l'invincible répugnance des indigènes et des bush-rangers à se mesurer avec lui. Mais, précisément parce qu'il connaissait la terreur qu'il inspirait, il était à cent lieues de croire que l'émissaire des Invisibles aurait osé se hasarder dans les souterrains.

Et puis, qui donc l'aurait guidé ? Willigo ne lui avait-il pas dit que les excavations étaient inconnues des Dundarups. Si donc on avait pu s'introduire à la suite de la petite troupe dans le kra-fenoua, les explosions même prouvaient qu'on n'avait pas osé les poursuivre plus loin. Tout contribuait donc à donner au Canadien une trompeuse quiétude.

Il était environ dix heures du soir ; c'était le troisième jour de l'entrée des fugitifs dans les méandres volcaniques ; les chronomètres, remontés avec soin, leur permettaient au moins de connaître la marche du temps, satisfaction qui pourrait paraître minime, mais que savent apprécier ceux qu'une circonstance quelconque a contraints de passer un temps plus ou moins long dans les entrailles de la terre.

Les trois compagnons de Dick dormaient profondément de ce sommeil de plomb des gens que la fatigue a vaincus.

Le Canadien seul veillait !

L'heure était solennelle, car Ivanowitch, qui avait regagné la crypte, tenait en ce moment conseil avec les bush-rangers. On agitait la question de savoir s'il ne vaudrait pas mieux faire sauter la seconde excavation et se retirer, que de stationner plus longtemps dans ces lieux, où un séjour trop prolongé pouvait devenir dangereux pour la sûreté de tous.

— Nous avons déjà perdu trop de temps par là, fit un des plus sérieux batteurs du Buisson. Willigo et ses deux guerriers se sont échappés, et vous pouvez être assurés qu'ils vont revenir en force et nous prendre tous ici comme dans une souricière. Je suis même étonné que cela ne soit pas déjà fait, car il faut ne pas connaître les mœurs des Australiens pour croire qu'ils vont abandonner, sans chercher à le sauver, le Troueur-de-Têtes, qui fait partie de leur tribu.

— Qui appelez-vous le Troueur-de-Têtes ? fit Ivanowitch.

— C'est le nom que les indigènes donnent au Canadien de malheur, qui s'est fait le guide de notre ennemi.

— Qu'ils viennent, répondit Ivanowitch ; nous avons de quoi les recevoir ; ne vous ai-je pas tous pourvus d'armes perfectionnées, que les indigènes n'oseront jamais affronter ?

— Dans la plaine, c'est possible ; mais ici, au milieu de ces excavations où il n'est pas toujours facile de marcher, nous serons écrasés par le nombre, et puis, ils ne faut pas oublier qu'ils peuvent rejoindre ceux que nous poursuivons, et alors, en dehors de ces derniers, nous nous trouverons en face de quatre hommes courageux, dont nous ne viendrons pas facilement à bout.

— Ne sommes-nous pas onze, c'est-à-dire presque trois contre deux ?

— On voit bien que vous ne connaissez pas Dick le Canadien. Eh bien ! demandez à ces hommes s'ils consentiraient à lutter à quatre contre lui.

Le silence qui accueillit ces paroles montra à Ivanowitch que le vieux convict connaissait bien ses compagnons.

— Cependant, poursuivit le chef de cette singulière troupe, il me faut les dépouilles du comte d'Entraygues ; à ce prix seul je vous payerai ce qui est convenu.

— Soit, fit le bandit qui avait pris la parole au nom de ses camarades ; mais alors qu'est-ce qui peut nous empêcher, puisque vous nous avez dit qu'ils allaient prendre quelques heures de repos, de nous approcher d'eux le plus doucement possible sous la conduite du Dundarup, qui connaît la disposition des lieux, et de les fusiller à bout portant pendant leur sommeil ?

— Voilà une idée pratique, et je l'adopte volontiers. Tenez-vous prêts ; je vais appeler Will-Mennah, et nous arrêterons ensemble la marche à suivre.

— Agissez vite ; car, voyez-vous, je ne donnerais pas un double penny de notre peau si nous sommes encore ici dans deux heures. Soyez sûr que les Nagarnooks accourent à marche forcée au secours de leur foti (parent d'adoption).

— Le temps de prendre quelques dispositions indispensables.

C'est pendant la tenue de ce conciliabule que nos fugitifs, ignorant le terrible complot qui se tramait contre eux, avaient fini par céder aux conseils de Dick et s'étaient décidés à prendre un peu de repos.

Ce dernier avait voulu d'abord donner l'exemple ; il s'était, en effet, couché sur un quartier de roche, son rifle entre les mains ; mais il lui avait été impossible de fermer l'œil. L'âme assaillie de tristes pressentiments, en face de difficultés toujours renaissantes, il commençait, lui aussi, à douter qu'il revît jamais la lumière du jour... Il s'était relevé, et assis sur un banc de granit, l'œil perdu dans le noir de l'excavation qui s'ouvrait béante devant lui, il réfléchissait, et, comme il arrive chaque fois qu'on se trouve en présence d'un grand événement qui met notre vie en danger, il repassait dans son esprit les différentes phases de son existence, et prenait plaisir à se revoir enfant, près des grands lacs du Canada, où son père avait coutume d'aller chasser le castor et le bison.

Tout à coup, Dick ne put s'empêcher de tressaillir ; il lui sembla qu'il venait d'entendre un faible cri s'élever dans les profondeurs de ces souterraines solitudes. On entendit celui du hocko, ce hibou des nuits australiennes qui salue de son chant monotone le lever de la lune. Il n'y avait rien d'étonnant sans doute à ce que ce triste oiseau eût pu pénétrer dans ces excavations, et en tout autre moment il n'eût pas accordé grande attention à ce fait ; mais il savait que son ami Willigo se servait souvent de ce cri pour annoncer sa présence, et il se demanda avec anxiété si ce ne serait pas par hasard le guerrier nagarnook qui, pour éviter toute surprise, lui faisait connaître ainsi son arrivée.



Dick tressailit.—Page 40, col. 2

Cette pensée s'était à peine présentée à son esprit qu'il aperçut comme une ombre qui, glissant rapidement le long de la paroi de gauche de l'excavation, se rapprochait de lui.

Avec la vitesse de l'éclair, Dick épaula son rifle, et il allait presser la détente lorsque, au même instant, le mot Wagh ! quoique à peine articulé arriva distinctement à son oreille.

C'était le cri de guerre et de ralliement des Nagarnooks.

Le Canadien abaissa son arme.

Willigo était près de lui.

— C'est toi ! fit Dick, avec une joie fébrile ; je ne t'attendais plus.

— Mon frère blanc vieillit, répondit le chef, d'un ton sentencieux ; est-ce qu'un Nagarnook abandonna jamais les siens ?

— Tu pouvais avoir été tué par les Dundarups.

— Depuis quand ces vils opossums peuvent-ils arrêter le vol du cygne noir ?

— Depuis plus de trois jours, nous sommes....

— Chut ! interrompit le chef.

— Pourquoi mon frère impose-t-il le silence au vieux trappeur ?

— Nous n'avons pas de temps à perdre en paroles ; réveille tes hommes et partons.

— Que se passe-t-il donc ?

LOUIS JACOLLIOT

(A suivre)